

De la psychocritique ou confession d'un enfant du siècle

Robert Larin

Volume 8, numéro 1, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600291ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600291ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Larin, R. (1974). De la psychocritique ou confession d'un enfant du siècle. *Voix et images du pays*, 8(1), 209–215. <https://doi.org/10.7202/600291ar>

De la psychocritique ou confession d'un enfant du siècle

La psychanalyse peut devenir une bonne méthode d'approche pour étudier un texte littéraire ; mais c'est une méthode très controversée qui doit être maniée avec beaucoup de prudence. Mon intention, dans ces quelques pages, est de donner un exemple de psychocritique et de fixer ses limites. Mon essai ne poursuit aucune fin littéraire ; il se veut strictement méthodologique. Le texte que j'analyserai n'est même pas un texte littéraire (quoiqu'il le deviendra peut-être à mesure que j'en ferai ressortir certaines significations) parce qu'il m'a paru souhaitable de choisir le texte d'un inconnu afin de pouvoir faire une incursion dans le subconscient de l'auteur pour illustrer en quoi cela est aussi inutile que nuisible à la compréhension même du texte.

Il m'arrive, comme à beaucoup d'autres, de jouer au professeur et c'est ainsi que j'ai remplacé un professeur de français de Secondaire I qui devait s'absenter pour une semaine. J'ai alors regroupé les garçons en leur donnant la semaine pour réaliser une recherche sur eux-mêmes : ce qu'ils sont, ce qu'ils veulent, ce qu'ils pensent, ce qu'ils font. Une équipe a choisi de traiter de la sexualité et, à l'intérieur de leur recherche commune, un garçon de douze ans a écrit ceci :

Je trouve que les filles sont bavardes et il y en a qui sont mongoles. Et puis les filles de mon âge ne sont que des énervées et elles sont folles des garçons.

Les filles sont trop gourmandes de bijoux ; elles veulent toujours sortir avec les gars. Elles aiment ma face et mon caractère.

Je trouve qu'elles sont belles. Elles ne sont pas toutes « le fonne » et elles sont fortes en sexualité. Elles aiment beaucoup les gars de 12 à 14 ans.

Les filles sont des commères, des pies, des criardes.

C'est « le fonne » en esprit ! J'aime mieux manger une fille que manger une gomme. C'est « le fonne » parce qu'on joue aux fesses ; on joue à la bouteille où elles doivent comme pénitence se déshabiller et si elles ne veulent pas, on les tue.

Elles sont plus agaçantes qu'un chat, sont plus belles qu'un singe. Il y en a qui se prennent pour le nombril du monde et d'autres qui se mettent nues dans les journaux et les clubs.

Pierre qui a écrit ce texte a créé un personnage qu'il nomme « je » et qu'il identifie à lui-même pour se valoriser auprès de ses compagnons. Il est évident que ce personnage est imaginaire ; c'est presque un personnage de conte. Mais si irréal qu'il soit, ce personnage est néanmoins tributaire des idées de son créateur. En d'autres mots, Pierre a donné à son personnage sa propre conception de la sexualité. Ce personnage imaginaire est donc un digne représentant de l'auteur et de toute la communauté des garçons de douze ans et c'est comme tel que nous pouvons l'étudier dans une perspective psychologique.

Mes premières constatations sont de l'ordre de l'évidence. Le garçon, de nos jours, est conscient de la puissance sexuelle des filles ; celles-ci ont cessé d'être des princesses à conquérir. Le garçon de douze ans se rend compte que les filles de son âge sont mentalement, physiquement et sexuellement plus évoluées que lui et c'est pourquoi il semble les éviter. Il devient jaloux de ces filles « fortes en sexualité » et cherche à les dévaloriser en les traitant de mongoles, d'énervées, etc. Il reproche aux filles de se croire le nombril du monde, mais en réalité, il voudrait être lui-même ce centre d'attraction alors qu'il se sent surpassé et incapable d'être le don Juan qu'il voudrait être.

Pierre a créé un personnage qu'il a nommé « je » et il cherche ensuite à s'identifier à ce « je » pour se valoriser aux yeux de ses compagnons mais aussi pour se valoriser à ses propres yeux. Ce désir de s'identifier à un personnage fut à l'origine du choix de la sexualité comme sujet de travail, et ce besoin de s'identifier à un personnage imaginé nous place déjà sur la voie de sa psychologie. En effet, Pierre semble avoir un problème d'identification. Le jeune garçon, habituellement, sort du complexe d'Œdipe en s'identifiant à son père mais il ne semble pas que cette évolution se soit réalisée chez Pierre ;

soit que son père soit décédé, qu'il ait une influence nulle sur son fils, ou encore que Pierre juge que son père ne soit pas digne de l'être. Il n'y a aucun indice de présence paternelle dans le texte tandis que la présence maternelle se laisse facilement percevoir. Tout se passe comme si Pierre avait lui l'inclination œdipienne en fuyant sa mère que l'on reconnaît dans cette commère à qui il fait allusion sans, dans le même mouvement, se rapprocher de son père. Et c'est en partie l'image de sa mère qu'il fuit lorsqu'il fuit les filles.

Il semble bien que Pierre compense cette fuite par une certaine forme d'onanisme. Bien que la bouteille puisse être un symbole féminin par sa profondeur, elle est surtout, dans ce cas-ci, un symbole pénien par sa forme allongée. Le fait de « jouer à la bouteille » avec les filles devient significatif et celles-ci, loin d'être des partenaires, sont plutôt considérées comme des agents de masturbation puisque la sensualité que Pierre éprouve ne semble pas pouvoir aller beaucoup plus loin. Il semble aussi que ces filles qui ont le privilège de participer à ces plaisirs ludiques et qui doivent, « comme pénitence », se déshabiller et se laisser contempler, acquièrent ainsi une certaine valeur phallique. Il me paraît toutefois beaucoup plus certain d'affirmer que Pierre éprouve l'angoisse de castration. Il fuit cette mère castratrice, cette « commère », cette « pie » qui le poursuit et fuit ces « filles gourmandes » qui veulent tout prendre. Il en résulte le complexe de Chronos (castrer le castrateur) quand il veut tuer les filles ou les manger.

Étant affecté à une seule école, je fais toujours de la suppléance au même endroit et il m'a été donné de ravoir Pierre pour élève. Lorsque je l'ai interrogé sur son père, il m'a répondu que ses parents étaient divorcés et que sa mère et lui le détestaient. Je lui ai aussi demandé s'il n'essayait pas d'éviter sa mère et il m'a répondu : « Pas du tout. Je l'aime bien ». Je n'ai pas insisté, cela n'ayant pas atteint le niveau de sa conscience. Plus loin dans l'année, la classe de français fut consacrée à la rédaction d'un recueil collectif de poèmes que les élèves offriraient à leur mère à l'occasion de la fête des mères. Pierre a composé un poème assez banal qui se terminait ainsi :

Pour cette journée il faut te reposer
 Car moi ton garçon, j'ai proposé
 De ne plus jamais te fatiguer
 Car tu as un grand espoir
 Et il n'y a plus de noir
 De le revoir
 Le mauvais mangeur
 De bonheur.

Si elle était absente du texte précédent, l'ombre paternelle est ici directement évoquée et le poème reste lourd de signification. Cette fois-ci, Pierre ne cherche pas à fuir sa mère ; bien au contraire, il veut se rapprocher d'elle dans un bonheur à deux. Cela infirme partiellement ma psychanalyse mais cela confirme du moins l'essentiel : le fait que psychanalyser un auteur est aussi aléatoire qu'inutile.

L'acte d'écrire est certes un comportement analysable par les psychothérapeutes ; mais la psychanalyse appliquée à la littérature cherchera uniquement à éclairer une œuvre en vertu du principe qui veut que la littérature étudie les œuvres et non pas les auteurs. Je vais donc réutiliser la psychanalyse non plus pour psychanalyser Pierre, mais pour psychanalyser le « je » qu'il a créé et surtout pour psychanalyser l'ensemble du texte. C'est donc passer de la psychanalyse à la psychocritique. Pierre a dit dans son texte beaucoup plus qu'il ne voulait dire. Cela est le propre des grands écrivains. Ma psychocritique permettra de mieux comprendre la signification du texte, c'est-à-dire comprendre ce dont il traite : la sexualité pour un enfant du siècle dénommé : « je » et ci-après nommé : « le garçon ».

Le texte que j'ai recueilli surprend le garçon en flagrant état d'instabilité alors qu'il subit les influences les plus contradictoires. Il en est ainsi de la sexualité qu'il découvre dans la dualité du vouloir et du refus. Le garçon est attiré par la sexualité : « je trouve que les filles sont belles [...] elles sont plus agréables qu'un chat. » Mais il s'agit d'une sexualité très visuelle. Le préadolescent est curieux ; il est troublé par ces filles « qui se mettent nues dans les journaux et les clubs. » La sexualité est aussi rêvée : il imagine une sexualité en dehors de toute réalité où il peut tuer les filles si elles ne veulent pas se déshabiller et se laisser contempler comme s'il s'agissait là d'un objet que l'on jette s'il ne donne pas satisfaction. La sexualité est donc essentiellement passive : « se mettent nues dans les journaux » est un état statique par opposition au dynamisme d'une sexualité sainement partagée. C'est uniquement, à cet âge, un désir contemplatif ; c'est une attirance à laquelle on succombe passivement.

Et non seulement le préadolescent évite-t-il les filles qui lui paraissent « bavardes », « mongoles », « énervées », « commères », « criardes », mais il repousse aussi la sexualité par laquelle il se sent attiré. Il reproche aux filles « d'être trop gourmandes de bijoux. » Le bijou est l'objet précieux par excellence ; c'est un objet que l'on cache ou que l'on exhibe fièrement. Le bijou, c'est toute notre fierté concentrée dans un petit objet, c'est aussi une petite jouissance ; c'est un symbole sexuel. Le garçon, par un mécanisme de censure, déguise l'expression, et au lieu de reprocher aux filles le fait d'être gourmandes de sexe, il leur

reproche d'être « gourmandes de bijoux ». On objectera peut-être que je n'ai pas le droit de faire dire au texte ce qu'il ne dit pas mais tel est l'objet de la psychanalyse appliquée à la littérature : faire avouer au texte ce qu'il veut dissimuler. Le texte confirme d'ailleurs lui-même mon interprétation alors qu'il affirme que les filles « sont fortes en sexualité. » Le garçon fuit donc tout cet aspect de la sexualité qui veut que la femme ait un rôle à jouer et qu'elle puisse avoir quelque chose à demander.

Mon analyse fait donc ressortir deux aspects contradictoires puisque le préadolescent accepte et refuse la sexualité. Essayons d'y voir plus clair. Le texte est bâti sur des éléments binaires : « bavardes » et « mongoles » ; « énerchées » et « folles » ; « face » et « caractère »... Les éléments qui sont ainsi pairés vont presque toujours dans le même sens. Étudions les deux cas où ils sont en opposition :

1° « J'aime mieux manger une fille que manger une gomme. » Cette boutade voile le sens profond du texte pour peu que nous sachions l'interpréter. Le garçon ne peut évidemment pas exprimer clairement ce que son propre inconscient lui cache. C'est pour cela qu'il s'exprime par des symboles qu'il faut découvrir. La « gomme » est une sucrerie et il est bien connu en psychanalyse que la sucrerie exprime un désir de jouissance. Ce n'est pas tant la préférence pour la fille qui est significative que l'opposition de la fille et de la gomme (il les apprécie toutes les deux et la préférence n'est qu'une marque d'humour). Le fait de manger une « gomme » réduit la sexualité à un état recherché de délectation, de sensualité (la fille est un objet sensuel), tandis que le plaisir de manger une fille manifeste bien le désir de faire disparaître les filles en tant que sujet de sexualité (il fuit les filles « fortes en sexualité » qui courent après lui). Le désir de manger la fille, donc de l'intérioriser, de se « l'incorporer », est un schème féminin qui rejoint les théories d'Otto Rank et de Sandor Ferenczi. D'autre part, Freud a bien expliqué que cette forme de cannibalisme manifeste une aspiration inconsciente à devenir semblable à la personne mangée, donc à une fille. Il semble bien que le garçon ait une vision féminine de la sexualité (ou peut-être une vision de castrat ?), mais il est évident qu'il refuse le fait de consommer la sexualité dans son aboutissement normal. En schématisant :

fille = refus de la femme comme partenaire sexuel

manger

gomme = acceptation d'une certaine sensualité

2° La même structure se dégage plus loin quand il dit — encore sous la caution de l'humour — qu'« elles sont plus agaçantes qu'un chat et plus belles qu'un singe ».

belles + singe (péjoratif) = refus de la femme, de sa beauté
agaçantes + chat = acceptation d'une sensualité « agaçante »

Il y a deux sortes de filles : celles « qui se prennent pour le nombril du monde » et celles « qui se mettent nues dans les journaux et les clubs. » Il y a donc les filles-nombrils et les filles nues. Les filles nues représentent la femme-objet, la sexualité visuelle et passive qu'il accepte alors que la fille-nombril représente la femme-sujet qu'il rejette dans une image que j'explique à l'instant.

Des psychanalyses de jeunes enfants ont montré que ceux-ci croient que la naissance s'accomplit par le nombril. L'adulte ne croit plus à la naissance ombilicale, mais le subconscient se souvient de cette croyance qui peut se manifester dans le rêve ou dans l'écriture. La femme-nombril est donc plus précisément (par un processus d'assimilation : la métaphore) la femme-vagin. On dira qu'il s'agit du « nombril du monde » et non pas du nombril de la femme ce à quoi je répondrai que le « nombril du monde » est un symbole universel désignant le vagin de la terre qui est notre mère symbolique. Mircea Eliade a bien montré que le nombril du monde, le centre du monde exerce une force attirante et que le nombril du monde est un symbole utérin aux dimensions hyperboliques. Cette fuite de la femme-vagin semble liée à ce que les psychanalystes appellent « la phobie du vagin denté ». Les qualificatifs attribués aux filles sont en effet liés à des abus de la bouche : « bavardes », « gourmandes », « commères », « pies », « criardes ».

Le préadolescent refuse la femme-nombril représentant sa mère et représentant aussi la femme en général et la sexualité au sens fort. S'il fuit constamment les filles qui courent après lui, il s'abandonne cependant à l'érotisme et se prête à une forme de sexualité visuelle et passive. Ce tiraillement entre la sexualité et son refus me rappelle les personnages d'Anne Hébert qui éprouvent fortement une sexualité qu'ils repoussent parce qu'ils sont soumis à des valeurs jansénistes. Mais tel n'est pas le cas ici ; le garçon est à un tournant de sa vie et découvre des sensations nouvelles qui se développent en lui. Il ne s'agit ici que d'un tout premier pas alors qu'il lui reste à assumer toute la sexualité. On a peut-être pensé que ce garçon qui s'est exprimé était très précoce ; on sait maintenant que cette précocité n'existe qu'en apparence. Même si les époques changent et que les jeunes d'aujourd'hui paraissent très évolués, cela ne veut pas dire qu'il faille toujours les prendre au sérieux. Le préadolescent sait s'adapter au modernisme qui accélère les choses mais son adaptation n'est que superficielle et nous ne devons pas oublier qu'il y a tout de même chez les jeunes un rythme de maturation dont il faut tenir compte.

La psychanalyse de Pierre que j'ai faite au tout début était intéressante au point de vue de la psychosexualité d'un enfant mais elle n'avait pas sa raison d'être en tant qu'étude littéraire d'un texte. Par contre, la psychocritique que j'ai faite ensuite et qui cernait, non pas Pierre, mais la signification de son texte, est une démarche littéraire très justifiable puisque la tâche de la critique est bien de nommer des significations. On dira peut-être que ma psychanalyse de Pierre était pertinente parce qu'elle était déduite à partir de la signification implicite du texte, et qu'il fallait la faire puisque la critique ne doit rien cacher de ce qui est dans le texte. Certes, mais il aurait fallu que j'interprète ces faits non pas en fonction du comportement de Pierre mais uniquement en fonction du texte lui-même. Contrairement à une démarche comme celle par exemple de Marie Bonaparte, la psychanalyse appliquée à la littérature ne restera que dans le domaine de l'analyse textuelle. C'est aussi à cette seule condition que la psychocritique deviendra structuraliste. Elle cherchera alors à tenir compte de chacun des éléments du texte, à souligner leurs inter-relations et à les interpréter à la lumière de la psychanalyse. Je pourrais résumer mes conclusions à deux grandes constatations. Premièrement : la psychanalyse d'un auteur ne tient compte que de certains éléments significatifs de l'œuvre alors que le psychocritique explique un texte dans son ensemble, et seulement le texte. Il en résulte que la psychanalyse de l'auteur n'ajoute rien à la signification du texte qui a sa propre complexion et une complexion souvent très différente de celle de son auteur. Ma seconde conclusion, qui se dégage d'elle-même, est que les deux explications différentes d'un même texte s'annulent mutuellement. Mais puisque la psychanalyse de l'auteur est partielle et très hypothétique, il faut l'éviter afin que la critique ne détruise pas sa propre critique.

ROBERT LARIN,
janvier-septembre 1973